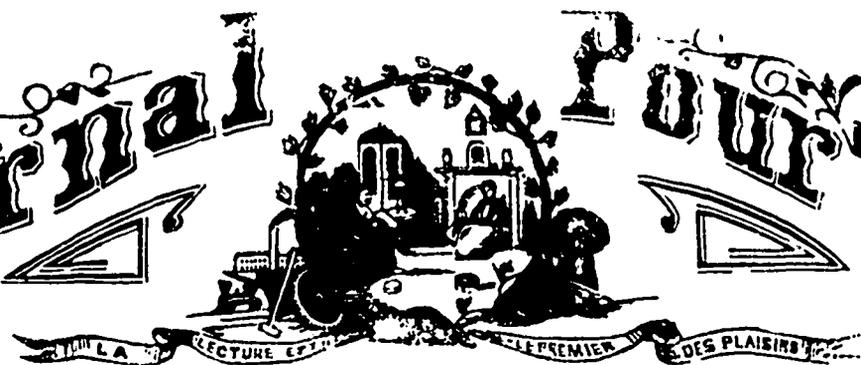


Journal Pour Tous



Vol. II.

OTTAWA, 31 DECEMBRE, 1879.

No. 14.

AVIS.

Deux de nos ouvriers ayant été malade en même temps est la raison qui nous a obligé de suspendre le journal pendant deux semaines. Nous espérons que nos lecteurs voudront bien nous pardonner ce retard.

Nous commencerons dans notre prochain numéro une histoire bien intéressante, par JULES VERNE, intitulée : "Un hivernage dans les glaces"

UN ROI DANS LA CAMPINE.

Suite.

Aux éclats de rire et aux voix d'un timbre moins grave qui se faisaient entendre dans une chambre voisine, on pouvait deviner que le *zuipeu* mettait tout aussi bien en liesse les femmes des sociétaires, et que leur joie se manifestait d'une manière tout aussi bruyante que celle de leurs maris.

Neuf heures sonnèrent à la tour de l'église.

Le syndic s'élança sur une table et commanda le silence. La cérémonie de l'installation du nouveau roi allait avoir lieu, et celui-ci allait être investi des pouvoirs nécessaires pour s'acquitter de ses fonctions.

Pierre fut placé dans un fauteuil en cuir orné de draperies dorées; le syndic s'approcha de lui, l'embrassa sur la joue et suspendit à son cou l'écusson en argent, insigne de sa royauté.

Tous les membres de la gilde élevèrent leurs verres et s'écrièrent trois fois :

"Hourra ! hourra pour le roi !"

En ce moment le jeune Bernard s'avança et donna la flèche d'honneur à son père. L'heureux homme enleva son enfant dans ses bras et l'embrassa avec une tendre affection.

Le moment était venu où la jeune vierge devait offrir des fleurs au roi. Les deux hommes qui s'étaient constamment tenus à ses côtés s'avancèrent avec la petite Anna, qui s'inclina gracieusement pour offrir le bouquet.

Tout à coup, un cri farouche part d'un coin de la salle, et au même instant un homme robuste se fraya un passage à travers les assistants ébahis; il s'élança au-devant de la jeune fille, lui arrache le bouquet et le foule avec rage sous ses pieds.

"Damnation ! je permettrais que ma fille, mon enfant, te présente, à toi, lâche, le bouquet qui ne revient à moi, à moi seul !"

"C'était Henri; il soutenait avec opiniâtreté que c'était lui qui devait être roi, puisque c'était lui qui avait, le premier, abattu l'oiseau. Il frappait avec force du poing sur les tables, faisait éclater sa colère contre chacun, et cherchait à rafraîchir sa poitrine haletante en buvant de la bière avec excès.

Les vapeurs de la boisson avaient échauffé sa tête encore davantage, et bientôt son emportement ne connut plus de bornes. Il avait vu avec un profond dépit la solennité du couronnement, il se mordit les lèvres jusqu'au sang et serrait convulsivement les poings; mais lorsqu'il eut aperçu la petite Anna qui allait offrir le bouquet à son concurrent, aujourd'hui son ennemie mortel, il ne s'était plus possédé de rage, et il s'était élancé en jurant.

Les sociétaires, indignés, essayèrent en vain de l'écarter, il éleva le poing et décrivit autour de lui un demi-cercle avec tant de force, qu'il renversa les uns sur les autres plusieurs paysans; car Henri était extraordinairement grand et robuste, et il était connu des paysans pour sa force de géant.

"Oh ! misérable archer ! vous seriez roi !... vous !... c'est par un subterfuge que vous avez abattu l'oiseau... c'est moi qui devais être roi, moi seul ! De par le diable ! je ne souffrirai pas que vous, qui pouvez à peine tenir une flèche, vous leviez orgueilleusement la tête, et que vous fassiez le maître dans la gilde !..."

Et, d'un mouvement menaçant, il se pencha comme s'il eût voulu arracher la plaque en argent de la poitrine de Pierre.

L'insulte était trop grave !... Quelque doux et paisible que fut ordinairement son caractère, Pierre ne put se contenir plus longtemps; son œil s'enflamma et lança des éclairs.

Tout à coup, comme un loup furieux, il bondit de son fauteuil, et, ses poings fermés, frappa violemment la poitrine d'Henri. Le combat s'engagea.

"Ah ! dit Henri en grinçant des dents, arrive ici que je t'écrase !"

Et de tout le poids de son corps il se laissa tomber sur les épaules de Pierre et le surplomba triomphant. Celui-ci sentit ses jambes chanceler sous le fardeau qui l'accablait; mais, s'y prenant avec adresse, il étreignit fortement de ses deux bras les reins de son adversaire, et l'enserra comme dans une chaîne de fer.

Les assistants se formèrent en cercle autour des combattants et restèrent, curieux et sans bouger, les yeux fixés sur ce spectacle; si quelqu'un se risquait à s'approcher, Henri lui lançait si brutalement son poignet de fer à travers le visage, que l'importun se jetait de côté en poussant un cri de douleur.

Ce fut une chose terrible que de voir avec quels efforts de rage Henri pesait sur les épaules de Pierre, et avec quels mouvements adroits et sûrs celui-ci se baissait, se relevait et cherchait à faire perdre l'équilibre à son adversaire, autour des reins duquel il serrait les bras de plus fort en plus fort. Aussi, voyant qu'il ne parvenait pas de cette manière à devenir maître de son ennemi, le paysan s'élança brusquement en arrière et se dégagea, recula d'un pas et s'élança de nouveau, les poings serrés, sur Pierre, et frappa celui-ci si violemment au visage, que le sang en jaillit par le nez et par la bouche. Alors les coups se succédèrent de part et d'autre, sans trêve ni merci; les mains ensanglantées se croisaient avec impétuosité et s'abattaient parfois avec tant de violence sur la poitrine de l'un ou de l'autre des lutteurs, qu'elles en faisaient sortir des soupirs douloureux.

Les assistants contemplaient avec effroi les deux combattants, mais personne n'osait se hasarder à intervenir pour faire cesser le combat, au prix d'une confusion.

Quelques-uns parlaient d'aller appeler le bourgmestre ou le garde champêtre; mais la majorité d'entre eux, que ce combat amusait plus ou moins habitués qu'ils étaient à se li-